

qui appelaient ça des “perroquets stochastiques”, des machines qui répètent bêtement. Aujourd’hui, on est dans les technologies qui ont développé une véritable représentation du monde...

Les gens confient beaucoup de choses à ces chatbots et ça pose la question de la confidentialité. On craint que ces données puissent être utilisées à des fins mercantiles...

Un livre a marqué les réflexions sur l’économie de l’attention, *Le capitalisme de surveillance* de Shoshana Zuboff. Elle y rappelait qu’à l’origine, les cofondateurs de Google avaient écrit une charte précisant que les moteurs de recherche ne devaient jamais faire de la publicité. Lors de l’éclatement de la bulle numérique dans les années 2000, sous la pression des investisseurs, Google a dû trouver un modèle économique. Et quand Google a compris tout ce qu’on pouvait faire avec les données, cela a donné lieu aux dérives que l’on connaît.

Aujourd’hui, avec les IA conversationnelles, on est exactement au même moment. Pour l’instant, pour les usagers individuels, il n’y a pas de modèle économique : les IA sont gratuites. Or ce n’est pas fait pour faciliter la vie des gens, c’est fait pour faire de l’argent ! La question est : comment les entreprises de la tech’ vont-elles monétiser ces informations qu’elles ont sur nous ? Car les IA conventionnelles savent des choses sur les gens que même leurs proches ne savent pas. Pensez à tous ceux qui révèlent leurs résultats d’analyse médicale à la machine pour ne pas en parler à leurs proches...

Il n’y a pas encore de modèle économique : dans quelle mesure les contenus des conversations pourraient-ils être utilisés ?

Vos données sur Facebook sont confidentielles, par exemple, mais “confidentiel”, ça veut dire quoi ? Il faut faire confiance – et “confiance” est alors vraiment ironique ! – aux grandes plateformes pour utiliser ces données tout en maintenant ce qu’elles disent avoir garanti dans une “charte” que les gens ont accepté en cliquant tout en sachant qu’ils ne l’ont pas lu.

On a aussi beaucoup parlé de ceux qui avaient utilisé l’IA pour une consultation psy. Qu’est-ce que ce type de conversation avec l’IA peut nous apprendre sur notre incommunicabilité ?

Ce n’est pas facile de communiquer avec un autre humain. C’est parfois plus facile de livrer ses difficultés à une entité “neutre”. Car la communication est une sorte de mise en danger, de vulnérabilité par rapport à l’autre. On a peut-être moins l’impression d’être vulnérable quand on parle à une IA. À un niveau plus col-



lectif, on a créé une société de plus en plus entraînée au confort cognitif de sa propre bulle informationnelle, dans laquelle personne n’est autorisé à entrer. On est de moins en moins entraîné à l’autre. Regardez les applis de rencontre : on va voir des profils qui nous ressemblent et on ne peut entamer une conversation tant que tout le monde n’a pas tout validé... Par contre, on pourrait trouver curieux que notre voisin vienne nous demander du sel. C’est ce que nous vend cette société... Et cela induit une perte de lien.

Plutôt que de demander un œuf à son voisin, on préfère se faire livrer un repas via une appli... Alors que l’on sait que les décisions qui font la différence sont celles qui sont prises en collectif ! J’ai des amis qui font une plateforme qui s’appelle Agora, où il y a de l’IA. La question n’est pas : “numérique ou pas numérique” ni même “IA ou pas IA”. Je la formulerais plutôt ainsi : “au nom de quoi on met des IA ?”. Ce qu’on veut, c’est un numérique qui nous permette de nous confronter au vivre-ensemble, parce que vivre ensem-

ble c’est forcément, absolument (!), vivre avec des gens avec qui on n’est pas d’accord, et essayer de faire des choses avec eux. Une IA qui servirait à faire mieux démocratie et à bâtir avec ceux qui ne pensent pas comme nous tendrait à un usage positif. Actuellement, c’est une infime partie de ses usages...

Peut-on imaginer une rébellion ? Quand les gens sentiraient les limites et dangers de l’IA conversationnelle ?

L’IA ne laisse pas les gens indifférents. Sur l’économie de l’attention, j’ai toujours été en avance, non parce que je suis meilleur, au contraire, parce que je suis plus faible. Ma cognition est très dispersée. J’ai mis des bloqueurs partout. Mais je dois tempérer l’idée de la révolte individuelle : non pas qu’elle n’existe pas, mais si des gens mettent des bloqueurs, d’autres ne vont pas le faire. Ce n’est pas parce qu’on sait qu’il faut manger cinq fruits et légumes par jour, qu’il n’y a pas une épidémie d’obésité. Quand vous avez des systèmes qui en savent plus sur vous que vous-même et qui exploitent ces failles cognitives, la révolte

individuelle n’a pas lieu. D’un point de vue sociétal, il faut que la révolte prenne un tour collectif. Il vaut mieux se battre pour une loi qui fasse en sorte que ça soit très facile pour tous de manger cinq fruits et légumes tous les jours.

Mais c’est aussi parfois important de se dire qu’on y peut quelque chose...

Il y a une approche trop individuelle de l’esprit critique aujourd’hui. Il faudrait qu’on fasse soi-même toutes les vérifications, mais ça ne marche pas. Il y a un moment où on a besoin de confiance. Il faut se demander comment, collectivement, on crée de l’esprit critique.

→ L’association Tournesol liste ce qui est possible pour travailler politiquement et collectivement à la lutte contre l’économie de l’attachement.

→ “Que serions-nous sans nos ami-es ?” Le thème des Journées Émergences, le 12 septembre à Bozar, et le 13 septembre à l’auditoire K à l’ULB. Possibilité d’y assister en distanciel. Infos et rés. : <https://journées.emergences.org/ou https://tickets.bozar.be>